

2 juillet - 30 septembre 2004

Exposition au Musée Cerlogne de Saint-Nicolas « Cheveux et coiffures d'antan »

Emma Bochet

L'année passée, le Centre d'Études francoprovençales "René Willien" de Saint-Nicolas, en collaboration avec le Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique de l'Assessorat de l'Éducation et de la Culture, a organisé l'exposition *Cheveux et coiffures d'antan* au premier étage du Musée Cerlogne de Saint-Nicolas.

Ce thème se voulait complémentaire au sujet développé dans l'exposition de 1999 *Comment s'habillaient-elles les femmes au début du xx^e siècle ?* À cette occasion, j'avais avancé quelques réflexions à propos des foulards qui emboîtaient les coiffures des jeunes filles et des femmes de l'époque.

Et donc, en fouillant dans mes souvenirs d'enfance et en remontant à la période de la deuxième guerre mondiale, je me suis rappelée les magnifiques nattes qui encadraient le visage des jeunes femmes de mon village. Moi aussi je portais les nattes. Que de larmes j'ai versées, quand maman me démêlait les cheveux que j'avais longs et fins. Et elle de m'encourager : « Ne pleure pas, ma petite, il faut souffrir pour être belle ! »

À 16 ans, j'ai coupé mes longs cheveux et pour les avoir quelquefois bouclés je les enroulais, la nuit, en papillottes au moyen de bouts de journal dont je nouais les deux extrémités. Ah, mes premiers bigoudis en papier qui ne coûtaient rien !



Coiffure de Mme Anita Borney,
Aymavilles, 1998
(photo Louis Bochet)

Et aussi, je ne pourrai jamais oublier le fer à onduler que maman chauffait sur les rondelles de la cuisinière, ni les feuillets de papier roussis sur lesquels elle contrôlait la chaleur avant de les utiliser sur ses cheveux. Ce fer était une sorte de relique pour maman et nous, les enfants, on n'avait pas le droit d'y toucher.

Travailler à cette exposition a été, pour moi, un voyage à rebours dans le passé en compagnie d'une étudiante d'anthropologie sociale de l'Université de Turin, Mlle Annalisa Maurino d'Aoste, qui a collaboré à la réalisation des textes, au triage et à la transcription d'ethnotextes du Concours Cerlogne, à la recherche d'objets, de documents et de photos. Je tiens tout particulièrement à la remercier ainsi que le personnel du BREL qui a contribué à la réalisation de cette exposition.

Avant-propos

Le désir d'être belle a toujours été profondément ancré dans l'univers féminin. De nos jours l'aspect esthétique a une importance fondamentale dans les relations sociales si bien que la médecine, la science, la technologie apportent leur contribution à l'embellissement de la figure féminine.



Badoche à Courmayeur, 27 juillet 1912. Les belles chevelures disparaissent sous leurs foulards de fête.

(fonds Brocherel, archives BREL)

Cependant, si l'on considère le passé, on se rend compte que se faire belle n'était pas du tout facile pour la femme qui vivait à la montagne jusqu'à la moitié du siècle dernier. Compte tenu du temps qu'elle devait dédier aux soins de la famille, à l'élevage du bétail et au travail des champs, il ne lui en restait pas beaucoup pour penser à elle-même. En raison du peu d'argent dont elle disposait, il lui était d'autant plus difficile de se procurer des produits particuliers pour les soins corporels.

Malgré cela, les femmes qui négligeaient totalement leur aspect extérieur étaient bien rares. La plupart faisaient recours à de simples produits qu'elles trouvaient dans la nature, sans suivre les impératifs de la mode, d'autant plus que les nouveautés arrivaient très tard dans nos villages. C'était les premières vacancières ou les émigrées qui, revenant au pays, introduisaient la nouvelle mode souvent accueillie avec méfiance dans un contexte qui ne permettait pas de s'éloigner de la tradition.

Les femmes d'autrefois, qui s'habillaient toutes de la même façon, portaient des coiffures bien semblables : les cheveux longs nattés et enroulés sur la nuque. Et les belles chevelures abondantes n'étaient même pas mises en évidence : en effet elles disparaissaient sous le foulard que les femmes portaient toujours, que ce soit à la maison ou à la campagne, les jours ouvrables comme les jours de fête ou pendant les cérémonies religieuses.

LES CHEVEUX

Dans les croyances populaires, la force vitale de l'homme était renfermée dans les cheveux qui symbolisaient les vertus et les traits distinctifs d'une personne. On croyait même que les cheveux continuaient à pousser après la mort. De là l'usage dans plusieurs familles de conserver une mèche de cheveux des petits enfants ou d'une personne décédée.

Les cheveux des saints représentaient de précieuses reliques qui étaient l'objet de la vénération populaire.

L'importance que l'on donnait aux cheveux est confirmée par l'usage de la

**Aymavilles, 1968 environ.
Médaille renfermant le portrait
de Mme Julie B. et une mèche de ses cheveux.**



part de certaines femmes de porter au cou un médaillon en verre renfermant le portrait du cher disparu ainsi qu'une mèche de ses cheveux.

On croyait aussi que, si la femme enceinte avait des brûlures d'estomac, cela signifiait que les cheveux de l'enfant qu'elle portait, poussaient.

Les cheveux étaient symbole de vanité et d'attirance et c'est donc pour cette raison que les ordres religieux féminins en prévoyaient la tonsure au moment où une fille prenait le voile.

LA NATURE

Les cheveux de couleur foncée sont les plus communs dans notre réalité val-dôtaine : pèi tsatagnà, cheveux châains et pèi nir, cheveux noirs.

Il y a des manières de dire qui se rapportent aux cheveux noirs :

- *nir comme la pèdze, noirs comme la poix*
- *nir comme la cua di merlo, noirs comme la queue du merle*
- *nir comme eun corbé, noirs comme un corbeau*
- *nir comme lo cu d'an pila, noirs comme le fond d'une poêle*

Les personnes aux cheveux roux sont souvent considérées comme sournoises ou même méchantes. En effet on dit :

- *méfia-té de si que l'a le pèi ros, méfie-toi de ceux qui ont les cheveux roux*
- *lo pi sayo di ros l'a tchouè lo pappà, le meilleur des roux a tué son père*
- *prèn varda de sisse que l'an le pèi ros comme di fremiye rosse, garde-toi de ceux qui ont les cheveux roux comme des fourmis rouges*

Les cheveux gris, pèi gris, sont considérés comme un signe de maturité et d'expérience. D'après la tradition un grand choc émotif peut faire blanchir les cheveux de la personne qui l'a subi.

L'HYGIENE

On se lavait très peu, autrefois, et souvent on se limitait à se débarbouiller la figure.

Les femmes se lavaient les cheveux une fois ou deux par an. Quand elles travaillaient dans les champs ou dans les prés, elles portaient tout le temps un grand foulard noué derrière la tête pour se protéger du soleil et de la poussière du foin.

Introd, 1920.
Lors des travaux
de la fenaison, les femmes
portaient toujours
un grand foulard
blanc noué
derrière la tête

(fonds Ronc,
propriété AVAS, archives BREL)

Le soir, avant de se coucher, elles mettaient une coiffe de toile fine ou un foulard pour ne pas salir les taies d'oreiller.



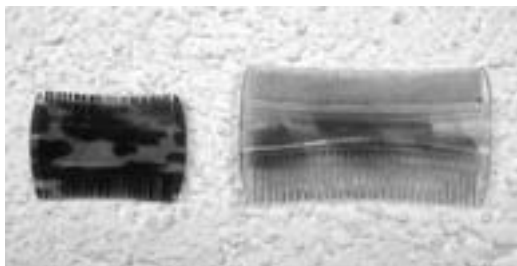
On se lavait les cheveux chez soi avec du savon de Marseille ou avec de la lessive aux cendres, ce qui les rendait plus soyeux et brillants.

En temps de disette, pendant la dernière guerre mondiale, faute de savon, on utilisait aussi le "Natrosil 102" ou la "Lisciva Maialino".

À ce propos Mme Marie-Irène Luboz d'Introd, née en 1917, raconte que lorsque les cheveux étaient particulièrement luisants, après avoir été lavés, on disait pour plaisanter : « *Hi cou le moutse caron !* Maintenant les mouches vont glisser ! »

Pour nettoyer les cheveux, étant donné qu'on ne les lavait pas souvent, on y passait un peigne à dents courtes et très serrées, la *pegnetta* qui en retirait toutes les impuretés y compris les lentes.

Il fallait éviter le contact avec l'eau pendant le cycle menstruel et les quarante premiers jours après l'accouchement.



Une "pettinette" pour adultes de corne claire avec rainures, à dents très serrées et une petite pour enfants.

À ce propos voici le témoignage de Mme Rosa Glarey de Champorcher :

Can lé foumolle acoutséivon sé pignéivon pa per 7-8 dzor per gnin avè mal a la tita é per gnin perdre li pèi. Aprì na senana la bagnéivon avouè d'évi dé véya é lé dacoutéivon piàn piàn.

Quand les femmes accouchaient, elles évitaient de se peigner pendant sept ou huit jours pour se préserver du mal de tête et de la chute des cheveux. Après une

semaine, elles frictionnaient la tête avec de l'eau-de-vie et démêlaient leurs cheveux tout doucement.

LES POUX

Les infestations des poux qui se propageaient par manque d'hygiène étaient particulièrement redoutées en temps de guerre. Pour y remédier on faisait recours au beurre, à l'huile de noix, au saindoux ou bien on frictionnait la tête avec du pétrole ou du suc d'absinthe (*Artemisia absinthium L.*)

Dans la Basse Vallée les anciens se souviennent encore du dicton :

- Crouc, crouc, tsaque tsatagne 30 piouc
- *Crouc, crouc, chaque châtaigne 30 poux.*

On croyait que manger des châtaignes crues favorisait la diffusion des poux.

Voici le témoignage de Ilva Savin née en 1921 à Villetos d'Aymavilles :

Mé, dz'ayoù appeillà le pioù a l'écoulla avouè le mèinoù d'an fameuille poua que restae a la Coûta. Adón, madàn m'ayé fé an grousa tresse atò de lan-a di fèye é l'ayé catcha-la dedeun tchica de beuro que l'ayé fé fondre deun an cachola. Aprì m'ayé eunvertoilla-la alèntor de la tita é m'ayè beuttó eun motcheui de lan-a bièn saró. Dz'ayoù vardó seutta tresse totta la nît. Lo mateun, can madàn m'ayè gavó la tresse, l'ie plén-a de pioù é de leundeun-e. M'ansouigno que madàn m'ayè aprì bièn rapó la tita atò la pegnetta pe la pouldié.

J'avais attrapé des poux à l'école avec des enfants d'une famille pauvre qui habitait la Coûta. Alors ma grand-mère a préparé une grosse natte avec de la laine de brebis et l'a trempée dans du beurre qu'elle avait fait fondre dans une casserole. Ensuite, elle me l'a fixée avec un grand foulard bien serré et je l'ai gardée toute la nuit.

Le matin, quand grand-mère m'a enlevé la natte, celle-ci était remplie de poux et de lentes. Je me souviens qu'ensuite grand-mère m'a passé plusieurs fois la "pegnetta" dans les cheveux pour bien les nettoyer.



Sarre, 1930.

(fonds Meynet, propriété AVAS, archives BREL)

LES SOINS DES CHEVEUX

Dans le passé, les femmes faisaient recours aux remèdes naturels pour entretenir et soigner les cheveux. On avait l'habitude de se laver la tête avec une infusion de racines d'ortie (*Urtica dioica L.*) pour les renforcer, afin d'en éviter le chute et prévenir les pellicules.

Contre les pellicules, on frictionnait le cuir chevelu avec du jaune d'œuf mélangé à de l'huile d'olive ou de noix, tandis que la saponaire (*Saponaria officinalis L.*), appelée aussi herbe à savon ou savonnette, était utilisée pour raviver la couleur des cheveux. L'herbe à savon, on la passait aussi en lotion sur les croûtes de lait des nourrissons.

Les femmes qui voulaient éclaircir leurs cheveux se servaient de la camomille, par contre pour les rendre plus foncés on employait le brou de noix.

Au début du XX^e siècle, les femmes qui en avaient les moyens achetaient les produits industriels en réclame dans quelques parfumeries, drogueries ou dans les premiers magasins de coiffeurs pour dames de la ville d'Aoste ou de certaines localités thermales telles que Saint-Vincent, Courmayeur et Pré-Saint-Didier.

Celles qui voulaient se tenir au courant des nouveautés de la mode recevaient à domicile des journaux, des revues ou des catalogues avec des prospectus qui faisaient de la réclame des produits pour la beauté des cheveux. Il s'agissait des produits insurmontables contre la chute des cheveux comme le "Suc d'Ortie" et la "Tricofilina", une préparation à base de pétrole parfumé.

On trouvait aussi la "Teinture Universelle Instantanée contre la calvitie du Docteur Paolo Ferro et Co. Milan" ainsi que des flacons de "Shampooing AFROS, eau spéciale pour l'hygiène de la tête et protection infaillible des cheveux", conseillé par les spécialistes dans ce domaine.



La réclame pour le "suc d'ortie" (tiré de : *Le Messager Valdôtain*, 1925)

LA COUPE DES CHEVEUX

Généralement c'était la mère qui s'occupait de couper les cheveux à toute la maisonnée, parfois cette tâche était confiée à un autre membre de la famille qui avait la main plus sûre. Souvent maman coupait les cheveux à ses enfants en leur mettant un bol sur la tête pour égaliser les cheveux.

Autrefois la première coupe de cheveux d'un enfant coïncidait avec le sevrage, quand il avait atteint l'âge de deux ans. On croyait que, lorsqu'il perdait ses premiers cheveux, l'enfant acquérait sa propre force vitale qu'il avait jusqu'alors reçue de sa mère.

Toutes les femmes connaissaient les phases de la lune, les rythmes des constellations et leurs influences sur la nature, les animaux et les êtres humains. Elles savaient par exemple que les cheveux coupés en phase de lune croissante poussaient plus rapidement tandis que si l'on souhaitait en ralentir la repousse il fallait les couper durant la lune décroissante. Pour avoir des cheveux longs et épais, on conseillait de les couper en lune croissante dans le signe du Lion ou de la Vierge.

D'après la tradition, la coupe des cheveux serait particulièrement indiquée le 22 juillet, jour dédié à Sainte Madeleine qui a subi le martyre pendue par les cheveux.

Mme Perron Palmine, née en 1910 au Grand-Hauray village d'Arvier, racontait :

Quand nous étions fillettes, maman nous coupait les cheveux le 22 juillet, jour dédié à sainte Madeleine et fête patronale de notre village. Elle nous disait qu'il fallait les couper, à jeun, afin d'avoir une belle chevelure abondante.

LES MARCHANDS AMBULANTS

Jusqu'en 1950 des marchands ambulants parcouraient périodiquement la Vallée d'Aoste en quête de chevelures féminines qu'ils troquaient contre des mouchoirs de tête, de l'élastique, des dentelles, du fil, des aiguilles, des boutons, des morceaux de toile ou d'étoffe.



La coiffure à la sainte Madeleine...
(fonds AVAS, archives BREL)

Avec cette forme d'échange, les femmes les plus pauvres qui ne disposaient pas d'argent, réussissaient à se procurer quelques marchandises d'utilité quotidienne.

Les colporteurs, qui arrivaient du Piémont au printemps et en automne, remontaient à pied les vallées latérales jusqu'aux villages les plus reculés, portant sur leurs épaules une grande boîte rectangulaire en bois (*la bouite*) munie de deux bretelles en cuir. Ils signalaient leur arrivée avec des cris typiques auxquels les femmes intéressées accouraient :

« *Ei ! Marchan dé la gansa, frisa é bouton dé la camisa ! Ei ! Cavèi dal pento ! Cavèi dal pento !* »

C'était généralement les filles aux chevelures longues et luisantes qui étaient les préférées, mieux encore si elles avaient des cheveux blonds ou couleur d'aile de corbeau, qui étaient les plus recherchés.

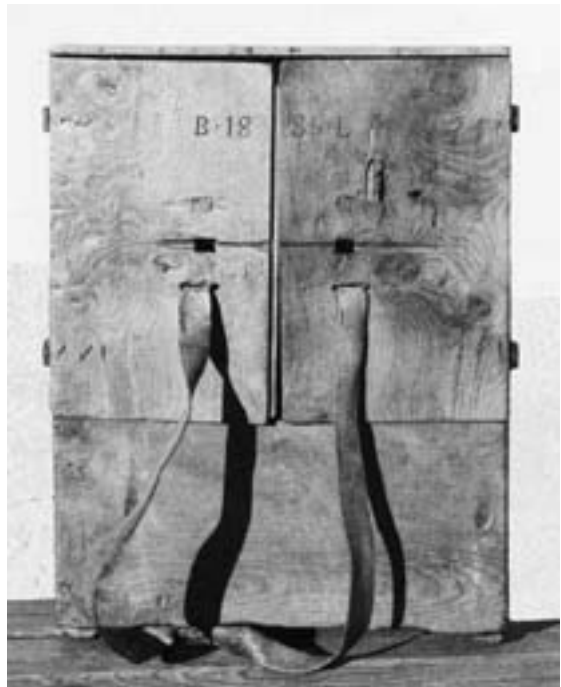
I cavèi dal pento, c'est-à-dire les cheveux qui restaient sur le peigne après s'être coiffé, étaient ceux qui avaient moins de valeur.

Voici le témoignage de Flavio Bosonin de Donnas :

Ma grosa, Emérilda Vuillermoz qué l'ire dé l'an 1905, can ire piquioda y a taya-se do co lé pèi.

Ire 'n'ommo qué passave per lou veladzo é brayave : « *Cavèi dal pento !* ». Avive 'n gro sac é 'n lon métre per mézeré la téla qué dounave per payi lé pèi. Dézivvo qué lé pèi servivvo a fére lé corde per lé bastimèn dou mar.

Can ire si mountagne, Emérilda sé dahpiyave é récouèyive tchu lé pèi qué allavo per tèra é avouèi hise qué stavo 'nsou pento é lé bettave tot deun 'n saquet. D'outòn pourtave dzi lou saquet é lou véndive can passavo lé martchàn. Lour y dounavo dé téla.



Boîte en mélèze, fabriquée en 1885, du colporteur Laurent Bochet de Sylvenoire, village d'Aymavilles
(collection F. Cerise, propriété archives Surintendance Biens culturels)



Aoste, 1910, sœurs de Saint-Joseph

(fonds Bionaz, archives BREL)

Mon arrière-grand-mère Emerilda Vuillermoz, née en 1905, quand elle était jeune, avait coupé deux fois ses cheveux. Il y avait un homme qui passait dans le village criait : « Cavèi dal pentoo ! ». Il avait un gros sac et un long mètre pour mesurer l'étoffe qu'il troquait contre les cheveux. On racontait que ses cheveux servaient pour faire les cordes des navires.

En été, quand elle restait à la montagne, Emerilda, après s'être peignée, avait soin de ramasser tous les cheveux qui restaient dans le peigne ou qui tombaient par terre et de les ranger dans un sachet.

En automne, quand elle descendait à la plaine, elle vendait ses cheveux aux marchands qui passaient et qui en échange lui donnaient un morceau d'étoffe.

Toute cette matière première, recueillie en grande quantité, était ensuite vendue à la ville aux fabricants de perruques. Les cheveux étaient ensuite soigneusement sélectionnés, lavés, peignés avec des brosses particulières en fer et enfin transformés en perruques, toupets, chignons et nattes pour les femmes de la bourgeoisie. Le résidu était expédié à Palerme, à une industrie de cordes pour navires qui l'employait pour renforcer le chanvre, étant donné que les cheveux ne pourrissaient pas au contact prolongé avec l'eau.

LA VENTE DES CHEVEUX

Les cheveux étaient coupés presque toujours à ras, au moyen de ciseaux et en période de lune croissante. Quelques mèches étaient épargnées sur le front et autour de la tête pour qu'on puisse, à l'aide d'un foulard, dissimuler autant que possible leur "ravage", dans l'attente qu'ils repoussent à nouveau. Parfois les cheveux n'étaient pas tondus à ras mais simplement coupés courts, à la garçonne.

La plupart des filles s'accommodaient mal de cette pratique. C'était les mères qui les persuadaient à s'y soumettre pour qu'elles puissent ainsi s'acheter un nouvel habit ou quelques pièces de trousseau.

Quant aux marchands, eux, ils n'étaient sûrement pas sensibles aux larmes des jeunes filles de 10-12 ans qui appréhendaient le regard des compagnes portant encore leurs belles nattes.

Pour les novices qui allaient prendre le voile, la tonsure était obligatoire, elle était cependant acceptée par intime conviction.

Pe poussèi marié Bert dz'i déù attèndre la feun de la guéra, llu l'è itó ià tri-z-an soldà.

Can l'è tornó pe gagné tchica de sou pe poussèi no marié, llu l'a fé lo tsaretti é mé dz'i vendù migne tri dzènte tresse que vardao bièn avertoilléye alèntor de la tita. Lo martchèan que passae tsaque tri-z-an no le copé, m'a baillà 8 livre, eun per de botte é eun bocón de tèila de lan-a pe fie eun coteillon.

Me rappello euncó que, can lo martchèan allae ià, mamma me pasae de bave su la tita, perqué l'ayè pouiye di maleficho.

J'ai dû attendre la fin de la guerre pour pouvoir me marier avec Umberto car il a été soldat pendant trois ans.

À son retour pour gagner un peu d'argent pour nous marier, Umberto a fait le charretier et moi j'ai vendu mes trois belles nattes que je portais bien enroulées autour de la tête. Un marchand qui les coupait tous les trois ans me les a coupées et m'a donné en échange 8 liras, une paire de souliers et un morceau d'étoffe en laine.

Je me souviens que dès que le marchand est parti, maman s'est empressée de me passer de la salive sur la tête afin de conjurer tout maléfice.

Témoignage de Bochet Blandine née en 1895 à Silvenoire, village d'Aymavilles

Autrefois on croyait qu'après la coupe des cheveux il ne fallait pas s'en débarrasser n'importe comment. Les femmes devaient les brûler afin que les sorcières du village ne s'en approprient en cachette pour leurs sortilèges.

Aymavilles, Sylvenoire, 1909.
Blandine Bochet,
sa mère Séraphine Bérard
et Blanc Arthur.



On racontait alors que les cheveux utilisés par les sorcières, à l'insu de leurs propriétaires, pouvaient avoir des effets maléfiques sur ces dernières car les cheveux conservent après la séparation des liens intimes avec l'individu auquel ils ont été coupés. C'est pourquoi les mères avaient l'habitude, après avoir coupé les cheveux à leurs fillettes, de les enduire de leur propre salive, prise à jeun : celle-ci avait un pouvoir magique contre les sortilèges.

LES COIFFURES

Dans la vie rude et austère de nos ancêtres, marquée par le souci constant de faire face aux besoins primordiaux de l'existence, il n'y avait pas beaucoup de place pour la naturelle coquetterie des femmes.

Celles-ci n'avaient ni le temps ni les moyens de suivre les suggestions de la mode. Elles ne s'écartaient donc pas de la tradition qui leur proposait des modèles simples et pratiques de coiffures, les cheveux bien serrés qui restaient en place pendant plusieurs jours et même lors des travaux les plus harassants. Cependant elles tenaient beaucoup à tous les petits objets de leur toilette : un bout de savon de Marseille, un peigne et quelques barrettes et épingles à cheveux, sachant bien qu'en cas de perte et détérioration, difficilement elles auraient pu les remplacer. Le peigne servait à toute la famille, il était souvent très grossier et anciennement en fer blanc pour qu'il dure davantage sans s'abîmer.

À défaut des lacets pour serrer les bouts des nattes, on utilisait les quelques cheveux qui restaient accrochés aux dents du peigne.

Seules les familles les plus aisées possédaient un grand miroir où il était possible d'y voir refléter l'image en entier. Dans les photos du début du XX^e siècle, on remarque deux façons de se coiffer : la coiffure à chignon avec la raie au milieu, et cheveux bouffants sur le front fixés dans le chignon.

LE CHIGNON

Chignon vient de *chaînon*, terme qui indique le derrière du cou où les vertèbres cervicales forment une espèce de chaîne. Par extension on a appelé chignon (*la pleuye*) la partie de la coiffure des femmes formée par les cheveux roulés sur la tête.

Les cheveux étaient peignés avec une raie au milieu, puis nattés ou tordus et relevés ensuite, à spirale ou en cercle, sur la nuque ou sur la tête. Pour les fixer on se servait d'épingles en celluloid ou en corne, en bois et en fer-blanc. Chez les paysannes souvent le chignon était surmonté d'un peigne bombé qui servait, le cas échéant, à arranger la coiffure quand celle-ci était en désordre.

Encore de nos jours, il y a quelques femmes âgées qui portent les cheveux enroulés à chignon, sans raie au milieu.

LES CHEVEUX BOUFFANTS

Pour faire le bouffant sur le front on peignait en avant les mèches qui encadraient le visage. Puis on plaçait derrière un postiche de vrais cheveux, en forme de banane et on ramenait ensuite en arrière les mèches pour le cacher et on les fixait dans le chignon même. Si les cheveux étaient frisés, ils formaient de délicates bouclettes. On obtenait ainsi une coiffure bouffante qui était cependant difficile à réaliser.

Cette mode a disparu vers les années 1937-1940.



Sarre, 1930.
Rosina Christille et Maurizia Grenod
(fonds Meynet, propriété AVAS, archives BREL)



Introd, 1915. Trois jeunes filles endimanchées
avec leurs coiffures bouffantes
(fonds Ronc, propriété AVAS, archives BREL)

LE FER POUR CALAMISTRER LES CHEVEUX

Entre les deux guerres mondiales, les cheveux calamistrés (du latin *calamistrum*, fer à friser) étaient à la mode. Nos grands-mères se frisaient elles-mêmes leurs cheveux en utilisant le fer à friser (*lo fir pe fiye le regoteun*).

Cet outil était constitué par une sorte de pince aux branches arrondies dont l'une s'emboîtait dans l'autre.

On chauffait pendant quelques minutes cet outil dans le poêle ; quand on le retirait, afin de ne pas brûler les cheveux, on y passait à plusieurs reprises un morceau de journal entre les deux branches jusqu'à ce que le bout de papier en sorte chaud et propre. À ce point, en pinçant une mèche de cheveux, on l'enroulait autour des branches serrées encore chaudes. Après un moment, quand on déroulait la mèche, elle se présentait sous forme de boucle.

LE FER POUR ONDULER LES CHEVEUX

Ce modèle (*fir pe fiye le-z-onde*) était semblable au fer calamistré dont il utilisait le même procédé.

On le chauffait sur le poêle, quand on le retirait, on essayait son degré de



**Le fer pour calamistrer
et le fer pour onduler les cheveux.**



chaleur avec un morceau de journal pour éviter qu'il brûle les cheveux. Ensuite on le passait sur chaque mèche à plusieurs reprises.

**Aymavilles, 1915. Les sœurs Victorine et
Mariette Borney avec leurs blonds cheveux ondulés**
(photo propriété Emma Bochet)

LES COIFFURES DES FILLES

Pendant longtemps les fillettes et les jeunes filles portaient les cheveux longs, relevés en une ou deux nattes sur la nuque ou derrière la tête. Les nattes étaient serrées par des mèches de cheveux, soit par des lacets de coton ou des élastiques qui ont été remplacés, vers 1930, par des épingles à cheveux ou des rubans blancs ou bleus.

C'est vers 14-15 ans que les filles commençaient à imiter les coiffures des femmes.

La mode des cheveux courts arrive après la première guerre mondiale et on prend l'habitude de coiffer les petites filles à la garçonne avec de gros rubans de satin blanc sur la tête.

Avec l'arrivée de la permanente à chaud, ensuite à vapeur et à froid, s'impose la mode des cheveux frisés par laquelle on emploie les bigoudis en métal.

De 1930 à 1960 environ, les fillettes étaient coiffées avec la "banane", une épaisse mèche caractéristique qui tombait sur le front et que les mères humectaient d'eau sucrée pour lui donner une forme arrondie.



Aymavilles, 1914 environ.
Les sœurs Henriette,
Palmyre, Marie
et Juditte Charrère
avec leurs longs cheveux
relevés derrière la nuque.



Gignod, 1946.
Les coiffures sont
moins austères
(fonds Bérard, archives BREL)

La réclame d'un coiffeur
pour dames qui faisait
des « ondulations permanentes
électriques (sans fils),
des permanentes chimiques,
des couleurs et des permanentes
Vipel imperméables »

(tiré de : *Le Messager Valdôtain*, 1942)



LES CHEVEUX DANS LE LANGAGE QUOTIDIEN

Nèn ai canque deussù le pèi
En avoir par-dessus la tête

Fie drichì le pèi deussù la tita
Faire dresser les cheveux sur la tête

L'a po de pèi deussù la lènva
Il n'a pas peur de dire ce qu'il pense

L'è pasó p'eun pèi
Il est passé par un cheveu

Me fé vin le pèi blan devàn que lo tèn
Il me fait venir les cheveux blancs avant le temps

L'a fata d'an terià de pèi
Il faut lui tirer les cheveux

Se beutté le man i pèi
S'arracher les cheveux

Se prèndre pe le pèi
Se prendre par les cheveux
Resté eun pèi
être nu-tête

Nèn ai eunna pe pèi
Avoir les nerfs en boule



Roisan, 1951. Maman a coiffé sa fillette avec une "banane"
(fonds Bérard, archives BREL)

BIBLIOGRAPHIE

- *Annales Valaisannes - Bulletin annuel de la Société d'Histoire du Valais Romand*, 64^e année, 2^e série, 1989.
- AVAS, *La mémoire des hommes tome I*, Wesak Éditions, Aoste, 2002.
- *Barba, baffi, capelli*, estratto dal vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana, Centro di dialettologia e di etnografia, Stampa Pedrazzini Tipografia, 2003.
- Emma BOCHET, *Interview à Ilva Savin*, Villetos d'Aymavilles, 10/02/03.
- *Catalogo Generale ed Accessori*, Società italiana la Sartotecnica, Milano, marzo 1917.
- J. CHEVALIER, A. GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Éditions Robert Laffont et Éditions Jupiter, Paris, 1982.
- École Primaire d'Aymavilles, 17^e Concours Cerlogne, classe de 3^e, *Les fiançailles, le mariage*, 1979.
- École primaire de Donnas-Vert, 26^e Concours Cerlogne, *Viewy mihté d'èn tséno*, 1988.
- *Encyclopédie des symboles*, Édition française sous la direction de Michel Cazenave, Imprimé en Italie par G. Canale & C. spa, Borgaro Torinese (TO), 1996.
- P. JORIO, G. BURZIO, *Gli altri mestieri delle valli alpine occidentali*, Priuli e Verlucca editori, Ivrea (Torino), 1986.
- P. LIEUTAGHI, *La Plante Compagne, pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe Occidentale*, ed. conjointe Conservatoire et jardin botanique de Genève, Alimenterium de Vevey et Musée d'histoire Naturelle de Neuchâtel, Genève, 1991.
- *Vie quotidienne en Savoie - Actes du VII^e Congrès des Sociétés Savantes de la Savoie*, Conflans 1976, Imprimerie de l'Avenir à Aix-le-Bains, 1979.